



LA
MONTURE
CAROL EMSWILLER

ARGYL

Édition originale : *The Mount*, Small Beer Press, 2002.

Traduction © Éditions Argyll, 2021.

Maquette et illustration de couverture : Xavier Collette

Éditions Argyll 2021 ©

Dépôt légal : octobre 2021

ISBN : 978-2-492403-26-2

ISBN du livre papier : 978-2-492403-24-8

Site internet : <https://argyll.fr>

Mail : editions@argyll.fr

ACCESSIBILITÉ

Aux éditions Argyll nous avons décidé de rendre nos livres numériques aussi accessibles que nos compétences techniques le permettent.

À ce titre, ce livre a été préparé au format EPUB3, en s'appuyant sur les normes ARIA (Accessible Rich Internet Applications) de la Web Accessibility Initiative. Un marquage sémantique précis permet de faciliter le travail d'outils d'assistance à la lecture, et nous avons précisé les passages propices à des difficultés de prononciation.

Au delà des normes ARIA, nous avons également préparé deux versions supplémentaires pour le bénéfice du lectorat dyslexique ou malvoyant. Le travail fourni sur ces deux variantes peut également être obtenu par un réglage soigneux des appareils de lecture, mais nous ne voulions pas que ce confort soit réservé aux plus techniques d'entre nous ; nous avons donc choisi de fournir des versions du livre pré-optimisées.

Elles sont proposées à titre gratuit, sur demande par courriel et présentation de la preuve d'achat de l'édition numérique standard.

La version optimisée pour le lectorat malvoyant utilise :

- la police de caractères *Luciole* (<https://luciole-vision.com/>) conçue spécifiquement pour cela ;
- un interlignage légèrement plus important avec une augmentation correspondante des autres marges verticales.

Nous n'avons pas modifié la taille par défaut des caractères, considérant que ce réglage était probablement déjà fait.

La version optimisée pour le lectorat dyslexique utilise :

- la police de caractères *Accessible-DfA* (<https://github.com/Orange-OpenSource/font-accessible-dfa>) ;
- un alignement à gauche partout où l'édition standard justifie le texte ;
- un interlignage plus important avec une augmentation correspondante des autres marges verticales ;
- un espace inter-mots plus important.

Notre travail n'est bien sûr pas parfait ; nous recevons volontiers tout commentaire permettant d'améliorer l'accessibilité de nos livres. Nous ferons notre possible pour en tenir compte, dans les limites de nos compétences et en tentant de trouver le meilleur équilibre possible entre des demandes parfois contradictoires.

Le point de contact pour toute question relative à l'accessibilité est accessible@argyll.fr

Carol Emshwiller

LA MONTURE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrick Dechesne



CHAPITRE 1

Nous ne sommes pas contre vous, nous sommes avec vous. En fait, nous sommes bâtis pour vous, tout comme vous êtes bâtis pour nous, afin que nos faibles petites jambes puissent pendre sur votre poitrine et nos queues sur votre dos. Exactement comme vous portez si souvent votre propre progéniture quand elle est petite et faible. C'est une joie. Semblable à une promenade avec sa mère.

Vous serez libres. Vous aurez un lit. Vous aurez un robinet et une étagère. Nous vous complimenterons si vous faites les choses assez vite et si vous ne faites pas les difficiles. Nous masserons vos jambes et nettoierons vos pieds, à vous, à tous les Sams et à toutes les Sues, et vous, les Sams, vous avez intérêt à bien vous tenir.

Vous nous appelez toujours extraterrestres, bien que nous habitons votre monde depuis des générations. D'ailleurs, pourquoi appeler étrangers ceux-là même qui vous ont apporté la santé et le bonheur ? Regardez comme nous nous complétons, vous et nous. Comme si nous étions faits l'un pour l'autre alors que nous provenons de mondes éloignés.

Nous avons apparié les gros avec les gros, les minces avec les minces, les nains avec les nains. Vous-même aviez déjà l'habitude de faire cela avant notre arrivée. En ce qui concerne la peau, nous aimons une couleur tirant vers le rouge. Les Taches de rousseurs sont pour nous de troisième ordre.

Votre race est celle des Seattle. Nous espérons vous trouver rapidement d'autres Seattle avec qui vous accoupler.

Vos petits resteront avec leurs mères jusqu'à ce qu'ils soient sevrés. Nous les câlinerons sans cesse afin qu'ils nous aiment. Quatre mois, c'est la période cruciale du conditionnement pour vous, les prédateurs. Et vos petits nous aiment. Vous nous aimez tous. Nous sommes ceux qui distribuons les récompenses. Les lanières de cuir vous aideront à rester alignés et nous aideront à nous asseoir. Il y aura parfois des éperons attachés à nos orteils. Les utiliserons-nous, quand et comment ? La réponse à ces questions dépend, bien sûr, de *vous*.

Vous êtes le réceptacle de notre générosité, de notre richesse et de notre savoir, de notre intelligence et du produit de nos champs. Sans nous, vous n'existeriez pas. Souvenez-vous-en. Il est vrai qu'une poignée d'entre vous survit dans les montagnes. Mais nous ne nous soucions pas des montagnes. Que peut-on faire pousser dans les montagnes qui ne pousserait mieux dans les vallées ? Que peut-on y construire ?

Il n'y a nul besoin pour vous ni pour aucun d'entre vous d'apprendre à compter. Et lire, pour quoi faire ? Nous vous aimons bien musclés. La lecture n'endurcit pas les

muscles. Nous préférons que vous vous ébattiez au manège.

Ma progéniture sera satisfaite de vous. Ils reconnaissent déjà les bonnes lignées : inclinaison des épaules, hauteur de la poitrine, taille fine, surtout chez vos femelles. Et, le plus important, des jambes robustes. Les jambes, c'est ce qu'on nous apprend à regarder en premier. Les mains viennent après. Comparées aux nôtres, vos mains sont si petites et si faibles. Enfin, il y a le regard dans les yeux. Vous devez avoir l'œil aimable. Bien des choses dépendent d'un tel savoir, sinon le danger serait plus grand que ce qu'il est déjà.

Nos jeunes vous adorent. Ils adorent même vos sangles et vos boucles. Ils gardent vos photos au-dessus de l'endroit où ils se pelotonnent. Ils accrochent vos chaussures usées au-dessus de leurs portes. Ils vous réservent des pommes qu'ils vous donnent à manger, morceau par morceau, ainsi que des fraises et du chocolat.

Lorsque nous avançons sur vos épaules, tête contre tête (si tendrement !), joue contre joue, nos chapeaux de soleil vous protègent aussi, tout comme nos chapeaux de pluie. Certains d'entre nous chuchotent à votre oreille leurs secrets les plus intimes.



Je pourrais me servir d'aiguillons et de bâtons, mais je crois qu'il est préférable d'expliquer les choses. Même à vous, bien que vous soyez des enfants. Je crois qu'il vaut mieux que vous compreniez, au moins en partie. Vous ne comprendrez jamais entièrement, mais vous devez nous faire confiance, nous avons toujours nos raisons.

Et ainsi dis-je : « Demain, je vous attacherai en cercle. Vous serez sanglés pour le voyage dès que votre fougue sera épuisée. » Nous préférons qu'il ne subsiste en vous ni volonté de vous battre ni idées.

Il y a des raisons à tout cela – tout cela depuis le début, je veux dire, et elles expliquent comment nous sommes arrivés au sommet. Tout d'abord, bien sûr, il y a le fait que nous vous sommes supérieurs à tous égards. Vous devriez être heureux de nous servir. Et nous pouvons dire si vous ne l'êtes pas. Nous avons étudié les diagrammes des expressions de votre visage. Nous pouvons déchiffrer votre front et vos lèvres, les rides autour de vos yeux. D'ailleurs, ne louchez pas. C'est inesthétique.

Vous avez une bonne vie ici. Et, surtout, vous êtes libres dans vos étals pendant une bonne partie de la journée. Vous pouvez vous reposer et récupérer. Si vous avez un livre, et si vous savez comment faire, vous pouvez lire.

C'est un cas de proie prenant le pas sur le prédateur. Vous devez l'admettre, ce n'est que justice. Puisque nous sommes des proies, nous pouvons voir, pourriez-vous dire, dans les coins, bien que ce ne soit pas exact. Simplement, nous voyons derrière nous aussi bien que devant. Nous savons quand un insecte se déplace dans un buisson.

L'heure est venue de faire preuve de la volonté qui est en vous, puisque vous avez été élevés pour cela. Nous comptons sur vous pour franchir sans hésitation tout ce qui doit être franchi. Essayez d'être élégant pendant que vous le faites. Avancez et ne regardez pas sur les côtés. Voir, c'est notre travail à nous. Si un danger se cache, nous vous ferons savoir quand prendre garde, quand sauter en arrière, quand faire demi-tour et courir. Nos sens sont plus aiguisés que les vôtres et notre jugement meilleur. Une petite chatouille sur l'oreille... vous pourriez décider que c'est le signal. Le choix vous appartient, bien sûr. Vous êtes libres. Après notre voyage, nous vous donnerons un bon massage et beaucoup de petites tapes. (Nous aimons les caresses – cela nous rappelle les léchages de nos ancêtres – mais vous préférez les petites tapes, alors, ne pensant qu'à vous, nous allons tapoter.)

Et ainsi nous entrerons dans la forêt. Ceux de votre espèce qui pourraient s'y cacher sont peu nombreux et ne devraient pas poser de problème.

Déjà mon cœur est avec votre cœur. Nous sommes deux et ne formons qu'un, des compagnons sur le point de faire une excursion. Sûrement autant de plaisir pour vous que pour moi.

Le sens de la vie, oui, oui, et des papillons. Pour vous, ce sont deux questions distinctes. Pour nous, c'est la même.

————— *** —————

« Réveille-toi. C'est l'heure. À genoux. Ce sac n'est pas lourd. Tu le remarqueras à peine. Tourne-toi sur le côté, que je puisse monter. Sur le côté, te dis-je. Sur le côté, sur le côté, sur le côté ! »

Et voici la forêt. Admire les arbres. Ami sûr de son pied. Le sol est inégal. Mon sens de l'équilibre t'aidera à tenir bon. Quand suis-je déjà tombée, même montée sur les plus jeunes d'entre vous ? Et toi, tu es au faite de ta force.

Oh, quelle journée ! Une montagne serait suffisante, mais il y en a beaucoup. Une douzaine de fleurs, une douzaine de papillons, c'est tout ce que je demande, mais il y en a plusieurs douzaines. Et toi, qui te balances avec tant de vivacité, comme si c'était la première fois.

Fais-moi confiance, je nous conduirai vers une prairie heureuse où coule un ruisseau. Là, je te donnerai une récompense. « As-tu ton peigne ? Mon espèce voit de tous les côtés et pourrait être n'importe où. Je veux que tu sois beau. »

Les conséquences sociales de ce voyage doivent être prises en considération. Il faut tenir compte du chaos qui peut survenir par inadvertance, par exemple si nous en rencontrons – des membres de ton espèce. Si nous en voyons, nous serons contraints de les rassembler et de les emmener, par pure bonté d'âme et pour leur propre sécurité.

(C'est la raison d'être de ce bâton.) La forêt est cruelle et dangereuse, et on n'y trouve aucun service médical. C'est un miracle que vous y surviviez. Enfin, le peu d'entre vous qui y arrive. J'ai entendu dire que vous y subsistiez de glands et de racines de sceaux de Salomon.

Alors, « En avant ! En avant ! En avant ! »

Avançons.

Trotte et trotte encore, et moi, par le mouvement du pas... moi, j'ai l'impression de retourner dans le ventre de ma mère, comme j'aimais le faire quand j'étais jeune. À cette époque, n'importe quel ventre faisait l'affaire. Bercée dans un demi-sommeil, un demi-rêve de mères. Nous suivons un chemin pavé en direction d'une montagne, mais nous tournons avant d'y arriver.

Tapoter ton épaule. « Brave garçon. » Les compliments sont préférables aux punitions.

« N'aie pas peur de la rivière. Je connais cette rivière. Quelqu'un comme toi peut la traverser facilement. Tu es grand et lourd. C'est pour ça que je t'ai choisi. Ta tête restera au-dessus de l'eau. Tu peux vérifier. Même mes orteils resteront au sec. Tu peux vérifier. »

« Traverse la rivière, ébroue-toi. Peigne tes cheveux. N'est-ce pas vivifiant ? »

————— *** —————

« Avance, avance, avance encore. Genoux levés. Tête haute. Des points en moins si tu t'affaïsses. J'ai une idée pour te mettre en valeur. » Je serais particulièrement admirée si tu faisais de grands pas sautés et si tes cheveux étaient relevés et lissés. « Vers le haut et vers l'extérieur, la poitrine aussi. Menton rentré. »

Le matin est si doux que je vais le chanter, et je chanterai aussi l'amour. « La, la, la, l'amour. Lee, la, la, l'amour. » Et je te chanterai aussi, mon solide destrier. Nous ne sommes pas ensemble depuis longtemps, mais tu sauras ainsi combien je t'aime.

Continue. Le travail de ce monde est toujours accompli par des créatures trop fatiguées pour le faire.

« Sautons par-dessus ce tronc. » Je vais me pencher en avant pour t'aider. « Merveilleux, merveilleux. » (Tap, tap, tap.) Tout est bien : et le monde, et la façon dont il fonctionne. « Sois heureux. »

————— *** —————

Écoute. Nos oreilles sont meilleures. Regarde, sens. Nos sens sont meilleurs. Comment aurions-nous pu ne pas devenir vos maîtres ? Laissez-nous vous montrer le

chemin. Du soleil à l'ombre au soleil à nouveau, puis à l'ombre encore. On dit que vous ne pouvez même pas sentir le soleil.

« Allez », dis-je à voix haute. « Et allez », dis-je encore.

Devant nous, les restes d'un feu primitif. Je te tire sur le côté, je te couvre les yeux. « Avance, mon brave. Avance, avance. Bien joué. » (Tap, tap, tap.) « Nous ne nous reposerons pas avant une autre étape. »

Comme ça, tu seras trop fatigué pour remarquer si les restes d'un autre feu primitif apparaissent.

Et c'est le cas. Puis un autre encore. Je te couvre les yeux à chaque fois. Peut-être avons-nous perdu notre chemin. Je laisse tomber mes mains de tes yeux, telles des écailles après la mue. Je laisse mes mains planer autour de ta gorge. C'est comme un avertissement. « Tout doux », dis-je. « Nous avons toujours été des créatures pacifiques, comme tu le sais bien. Et vous aussi, des créatures pacifiques. »

En descendant une rive escarpée, tu patines et tu glisses. Je ne veux pas de boue sur moi ou sur mes blancs. Je tire, d'un côté et de l'autre. Tu balances ta tête comme pour échapper à ma traction. Tu grognes. Dieu merci, tu as été entraîné à ne pas produire de bruits inappropriés.

« Bon travail. Tu t'es fait mal ? »

Tu sais bien qu'il est préférable de ne pas répondre.

J'ai deux taches de boue. Il vaut mieux ne pas se plaindre. C'est toujours apaisant.

Un ruisseau. Puis un autre encore. Un endroit où il est difficile de se frayer un chemin à travers les broussailles. J'aurais dû penser à tes jambières. Je ne veux pas d'éraflures disgracieuses sur tes jambes.

Peut-être sommes-nous vraiment perdus. J'ai mes béquilles et voici un bon endroit pour me détacher de toi.

« À genoux. Côté proche. Proche ! Proche ! Est-ce que tu m'écoutes ou bien ne connais-tu pas ton proche et ton lointain ? Chut. Tu sais bien qu'il est préférable de ne pas répondre. Certains d'entre vous semblent incapables de jamais pouvoir distinguer le proche du lointain. Comment est-ce possible ? Chut. Tu sais bien qu'il est préférable de ne pas parler. »

C'est le bon moment pour te régaler. Une bouchée. Tu ne sens pas suffisamment bien pour savoir que j'en ai encore beaucoup. « Tu peux t'accroupir. »

« Voici pour toi une gorgée, et une bouchée. »

J'aime regarder tes muscles. J'aime te voir bouger avec les taches de soleil qui luisent sur ta peau.

Mais je suis fatiguée, je vais remonter et me reposer sur ta chaleur. Laisse-moi te regarder d'abord... encore et encore. Tu brilles de sueur ! Quelle créature magnifique !

« Proche. Proche ! » Et : « Avance, avance, avance. Mon stable coursier. Dépêche-toi. »

Mais que peux-tu savoir du temps, pauvre, chère créature ? Bien que souvent, j'aimerais avoir ta notion du temps.

————— *** —————

Quelqu'un nous observe. Mes oreilles supérieures, mon nez supérieur... Tu ne le sais pas. Je suis désolée pour votre race et pour vos sens défaillants. Je ferai de mon mieux pour te protéger.

Tu secoues la tête. Tu écarter tes coudes et les pousses vers l'arrière. Je suppose que les sangles te gênent. Je dis : « Au prochain arrêt, je jetterai un œil à ces sangles. Dépêche-toi. Plus nous avancerons vite, plus vite nous nous arrêterons. C'est toujours comme ça que ça se passe. » Je ne le dis pas, mais je veux me débarrasser des gens qui nous observent. Car il y en a maintenant plus d'un.

« Économise ton souffle. Économise tes muscles. On se reposera au prochain tournant. Fais-moi confiance. » Je dis cela en dernier au cas où toi aussi, tu sentirais qu'on nous observe. Je dis : « J'ai tes intérêts à cœur. Sans toi, heureux, fort et en bonne santé, où serais-je ? »

Ici, seule, sans défense, sur mes jambes bancales, mais je ne le dis pas.

« Je compte sur ta bonne volonté », dis-je, et « Nous sommes *tous* libres, et tu le sais. »

————— *** —————

Nous aurions dû tourner il y a longtemps. Je n'avais pas l'intention de m'approcher autant des montagnes. Nous sommes en train de grimper. Est-ce ta faute ? As-tu raté un virage ? On t'a désigné comme étant Dompté. Tu as été élevé dans les écuries. Je t'ai choisi spécifiquement pour ta lignée - une longue lignée de solides Seattle. Mais certains d'entre nous sont sans scrupules. Ils mentent sur les désignations et les lignées. Tu pourrais tout à fait être quelqu'un d'autre.

Je déplie mon bâton. Je l'allume, une étincelle de chaque côté et deux à l'arrière.

————— *** —————

Tournant suivant.

« Tu peux t'accroupir, mon stable coursier. »

Je démonte. Je vais m'asseoir ici et chanter. « La, la, lo, lee. » Je garderai la peur pour un autre temps, un autre lieu. Mes mères m'ont appris cela, et ça me rend service. Oh, la mémoire des mères !

Je dis tout haut : « Je vais chanter, encore une fois, l'amour. »

Vous n'êtes pas, en tant que groupe, mesquins. Presque jamais. Peut-être que ceux qui se cachent là (s'ils sont de ton espèce) éprouveront de la sympathie en entendant ma chanson. Mais vos oreilles entendent grossièrement et n'arrivent pas à saisir toutes les harmoniques ni toutes les nuances. Je suppose qu'aucun d'entre vous ne serait capable de dire quoi que ce soit d'important sur une chanson importante.

Je les entends. Ils font semblant d'être des oiseaux. Pistent-ils que nous ne pouvons pas faire la différence ? Vous êtes stupides, idiots, avec vos jeux d'enfants.

« Ho. Et encore une fois, Ho. » Et, « Quelle belle journée. » Un coup de bâton ici et là. Un arbre illuminé. Un buisson illuminé. Illuminé comme une étoile au-dessus de nos têtes. Tu tressailles. Tu es timide. As-tu été maltraité ?

Je te le demande à haute voix : « As-tu été maltraité ? Tu peux hocher la tête. »

Mais tu ne réponds pas. Tu détournes le regard. Tu as l'air d'écouter. Nous sommes devenus experts dans la lecture de vos visages : les sillons de vos froncements de sourcils, le rictus de vos sourires, mais nous savons aussi que parfois vous fronchez les sourcils quand vous êtes intrigués, et parfois quand vous tordez la bouche, cela n'indique pas quelque chose d'agréable.

« Si tu as été maltraité, j'en suis désolée. »

Je suis vraiment désolée. Quand on confie une autre créature à nos soins, un tel traitement est impardonnable. Comment cela pourrait-il susciter la confiance et l'affection ?

« Laisse-moi voir les marques, si marques il y a. » Bien qu'il ne soit pas nécessaire qu'il y en ait. Nous avons nos méthodes. Nous ne voulons pas non plus gâcher un corps parfait avec de vilaines cicatrices. Le tien a des cicatrices, mais il est surtout parfait.

————— * * * —————

Il y a des choses là derrière, dans les sous-bois, et elles gazouillent.

« Ho ! » Ho n'est pas un mot que nous utilisons quand nous vous parlons. Il ressemble à « non », mais vous êtes capable de les distinguer.

Je me tiens droite, de toute ma hauteur. Nos jambes sont bancales, et se tenir droit nous demande de la volonté, mais c'est important dans un moment comme celui-ci. Pourtant, la taille et les jambes ne sont pas tout, car regarde-nous, toi et moi : lequel chevauche l'autre ?

Une telle chose devrait rester dans mes pensées. Je ne le dis pas. Je me le répète : sois gentille.

« Tu vois ces baies ? Tu peux te cueillir une friandise. »

Ils verront ma gentillesse. Et je profiterai de l'occasion pour observer tes muscles pendant que tu bouges. C'est toujours un plaisir et un réconfort.

Je me blottirai un moment, bien que je préfère me reposer les jambes croisées sur ta poitrine, et, quand tu es plein de mouvements de mère, en me balançant de-ci de-là sur la piste.

Je te dirai encore quel bon et stable coursier tu es – à l'œil noble et au noble front. Un regard de circonstance, quelles que soient les circonstances. Je te le dirai à voix haute.

« Je t'ai dit que tu pouvais cueillir des baies, et si tu as envie de t'allonger, tu peux, tant que tu ne froisses pas ton surfaix. »

Maintenant, un vent chaud. « Repose-toi, mon solide soutien, et laisse ta sueur sécher. »

Ça, je le dis à voix haute. « Repose-toi. Tu peux cueillir des fleurs ou des plumes si tu en as envie. » Je connais les plaisirs simples de votre espèce.

« Es-tu plus heureux ici parmi les arbres, mon fidèle destrier ? Si c'est le cas, nous reviendrons de temps en temps. Tu peux hocher la tête. »

Mais ta seule réponse est de me montrer ton noble profil en m'écoutant attentivement. (J'aurais préféré que ton nez ne soit pas aussi long. Peut-être peut-il être réparé. Mais je ne t'ai pas choisi pour ton visage.) Tu n'as même pas cueilli ne serait-ce qu'une baie. Peut-être avons-nous tort de vous apprendre le silence, bien que j'aie entendu dire que si nous ne le faisons pas, vous ne faites que bavarder et crier.

————— * * * —————

Et, subitement, une femelle de ton espèce. Une Sue, en partie cachée dans les fourrés de saules. Elle est bien musclée, mais loin d'être aussi musclée que toi, et ce n'est certainement pas une Seattle. Ses cheveux ne sont ni noirs, ni blonds, ni roux, mais d'une indéfinissable couleur intermédiaire. Elle a des taches de rousseur et il me semble que sa peau est sérieusement brûlée par le soleil. Pas étonnant que nous considérons les Taches de rousseur comme étant de troisième ordre. Pourquoi apparaît-elle si soudainement ? Et à un moment pareil ? Je fais semblant de ne pas la remarquer, mais tu dois savoir que je la remarque, car je remarque toujours tout avant toi. Ai-je jamais fait autrement ?

On dit souvent : plus la créature est heureuse, moins elle a peur.

Je dis à voix haute : « As-tu une vie amoureuse ? Un désir d'accouplement personnel ? On pourrait arranger cela. Tu peux parler. »

Je déplie mon bâton.

Pas de réponse.

« Tes cheveux. Soigne tes cheveux. »

Pas de réponse. Peut-être qu'il est muet. J'ai entendu dire que certains d'entre vous, lorsqu'ils sont entraînés au silence de façon trop brutale, perdent leur voix. (Pour de nombreuses raisons, le silence est important. Ton espèce a tendance à avoir des idées.)

Non seulement tu ne réponds pas, mais tu ne t'es pas peigné non plus.

La femelle est si immobile que j'ai du mal à la repérer quand je regarde à nouveau dans sa direction, même si je sais qu'elle est là. Je la sens. Elle porte une sorte de sac de la même couleur que l'écorce et les feuilles. Mais elle le porte avec des liens d'argent provenant de vieux surfaix. C'est une erreur, sauf si l'on veut se faire remarquer. Je suppose qu'elle veut que ses hanches soient remarquées.

Ses cheveux ne sont pas peignés et n'ont aucune brillance.

Je dis : « Attention. » Je pointe le bâton vers elle.

Quelque chose va se passer parce que ce Sam est une créature noble et courageuse. Il la sauvera à ses propres dépens.

Elle parle. Elle l'appelle Héron. On m'avait dit qu'il s'appelait Beauty.

Tu la remarques enfin. Je peux dire que, cette fois, ton sourire est un vrai sourire.

Que se passerait-il si tout le monde s'accouplait avec tout le monde ? Je frissonne à cette idée. On ne s'abaisse pas à cela. On dit souvent que si on vous laissait faire, tout ne serait plus que chaos.

Je te demande : « Veux-tu que je te trouve une partenaire ? ».

Et ensuite : « Tous deux, nous sommes pareils. Des camarades en admiration mutuelle. »

Puis je dis, et je le dis fermement : « Certaines façons de vivre ne sont pas aussi bonnes que d'autres. »

Mais le moi reconnaîtra toujours un autre moi de son espèce. Le moi verra son autre moi dans les yeux d'un autre moi. On n'y peut rien.

La Sue parle trop. Comme tous ceux de votre espèce. Même si vous entendiez aussi bien que nous, comment pourriez-vous entendre quoi que ce soit alors que vous êtes toujours en train de bavarder ? Je vois qu'elle est en bonne santé malgré la façon dont elle doit vivre ici. Je ne veux pas y penser, ni à la nourriture sale et crue, ni, d'autre part, aux brûlures du soleil. Peut-il y avoir quelque chose – même une seule chose – de vraiment blanc dans un endroit comme celui-ci ?

Et en voici un autre, un Sam cette fois. Pas un beau. Pas comme toi, mon stable destrier. Sa poitrine est étroite et concave. Il n'a même pas l'allure d'un sprinter. Tu dois faire plus de deux fois son poids. Je te laisserais le combattre et te regarderais gagner. Bien que parfois les Sues se battent aux côtés de leurs Sams.

Pourquoi cette Sue t'appelle-t-elle Héron ? Qu'est-ce que cela signifie par rapport au passé, et qu'est-ce que cela laisse présager ?

Eh bien, voyons, voyons. Regardez-moi ça. Regarde ce que tu fais. Tu retires ton harnais avec une facilité déconcertante, comme s'il n'avait jamais été bouclé dans ton dos, là où aucun d'entre vous ne peut l'atteindre. Tu siffles. J'ai déjà entendu cet air. Il est simple, comme tout ce qui concerne votre vie. Tu siffles et tu fredonnes entre tes dents. Je n'ai pas étudié ce que cela pourrait signifier, mais je pense que cela a un sens.

Tu te retournes. Tu...

Je ne parviens même pas à imaginer une telle chose. Je refuse de le penser, mais !

Tu m'attrapes ! Une main sous l'endroit où je suis assise et une main sous ma lourde tête. Mes jambes pendent. Mes bras pendent. Si je le pouvais, je laisserais mes longs doigts s'enrouler autour de ta gorge, et ne crois pas que ce serait la première fois que je le fais à ton espèce. Nous sommes peut-être faibles, mais nos mains sont fortes. Elles ont été conçues dans ce but. Elles ont été utilisées dès le début pour sauter dans les ventres et pour étrangler une monture indisciplinée ou paniquée, mais tu me tiens bas comme si tu le savais.

Tu ne prends même pas mon bâton. Tu ne m'attaches même pas. Tu me déposes sur une parcelle de sable qui me gratte.

Les autres parlent, mais pas toi. Il y a quelque chose qui ne va pas chez toi. Si je l'avais su, je ne t'aurais jamais demandé de parler. J'aurais été gentille. C'est notre façon de faire.

« La gentillesse est notre façon de faire », dis-je.

Vous trois, vous vous éloignez de moi, vers un autre tournant, et vous vous asseyez, vos genoux se touchant presque. Vous chuchotez. Même avec mes longues oreilles pointues tournées vers vous, et même avec mes mains enroulées autour d'elles pour recueillir encore plus de sons, je ne peux pas entendre ce que vous dites. Je lance quelques Ho. Aucun d'entre vous ne me prête attention. Bien que moi je me sois tant soucié de vous, vous ne vous souciez pas de moi.

Je me laisse tomber. Je laisse mes oreilles pendre contre mes joues. Je regarde mes blancs. Ils sont tout sales et ta sueur les a ternis. Je dois les scruter pour y trouver une tache pure qui brille un tant soit peu. Que devez-vous penser de moi, toute froissée et sans éclat ?

C'est l'heure du repas. Se pourrait-il que je doive manger vos friandises séchées en guise de dîner ?

Mais...

Est-ce qu'ils partent ? Le Sam et la Sue et mon Sam aussi ? C'est absurde. Ce n'est pas acceptable. Il ne faut pas en faire l'expérience.

Je lance un Ho rouge. HO ! avec toutes les résonances que je peux exprimer. Je le sens cliqueter dans les os de mes joues, claironner dans mon nez. Je me lève. Je crie tout ce que je peux penser pour t'appeler.

« Vous ne pouvez pas me laisser ici sans défense. Je suis une femme enceinte, ou ce que vous pourriez appeler une femme... ou ce que vous pourriez appeler enceinte. Que vont devenir mes petits ? Ils ont déjà un nom. Je pensais que nous avions un avenir ensemble, où mes petits joueraient sur tes épaules. »

« Et qu'en est-il de toutes les choses que je voulais te dire ? T'enseigner ? La sagesse et les connaissances ? Ma tête est pleine de tout ce que tu dois connaître. Reviens. Mon cœur est avec ton cœur. Il l'est toujours. Tu peux parler. Dis-moi ce que tu veux. »

Mon Sam, mon fidèle soutien... Il ne regarde même pas en arrière. Mais je peux faire brûler ta forêt, c'est ta forêt, pas la nôtre. Sauf que je ne pourrais fuir mon propre feu. Mes petites jambes branlantes... doivent-elles porter ma lourde tête ? Je pourrais faire un ou deux pas.

« Aide-moi. Je vais te montrer les secrets de mon bâton. Ce ne sont pas vraiment des secrets une fois qu'on les connaît. Même toi, tu comprendras.

» Ce que je veux te dire a à voir avec le sens de la vie. Et plus particulièrement avec le sens de votre vie – votre vie à tous et la tienne en particulier.

» Je l'ai déjà dit. Le sens de la vie et des papillons. Oui, oui, je l'ai dit. Mais peut-être pas à voix haute. Et la connaissance du temps. Que peu d'entre vous possèdent, car il se prolonge dans un avenir lointain que vous ne pouvez concevoir et commence dans une année qui a déjà dix mille ans. Mais je vais te le révéler, et en une seule fois, et alors tu le comprendras. Nous chevaucherons ensemble dans la forêt, en nous balançant. Ce n'était pas la dernière fois. »

« Ce n'était pas la dernière fois ! dis-je. Pas la dernière fois. »

CHAPITRE 2

Les principes de la conformation humaine. La science de notre espèce. Ils ont beaucoup d'informations à ce sujet. Nous aussi, nous savons tout sur nous-mêmes, mais peut-être pas autant qu'eux.

J'ai une bonne conformation. Ils l'ont dit quand ils sont venus me voir et m'observer sur le terrain. Ils ont dit que j'avais un beau trot. Cela ne s'est pas fait tout seul. J'ai regardé ma propre ombre pendant qu'ils me regardaient, et j'ai essayé de garder la tête bien droite comme ils nous l'ont appris, donc pas de rebond. Même moi, je constate que j'ai un beau trot.

Nous étions quatre sur le parcours, trois Sam et une Sue. Je ne les avais jamais vus avant. Je n'ai pas l'occasion de voir beaucoup d'autres personnes de mon espèce. Les Hoots se sont assis sur des plates-formes pour pouvoir nous observer.

La plupart du temps, ils me regardaient. « Ces jambes vont se développer », disaient-ils, et les plus petits d'entre eux disaient « Je veux celui-là », en me montrant du doigt. Quand ils sont descendus pour regarder de plus près, ils ont dit : « Jolies dents aussi. Au moins, son régime alimentaire ne les a pas ruinées – pas plus que sa conformation. Je dirais qu'il a environ onze ans. » Mais ils souhaitent tous que je n'aie pas un si long nez. Si je suis digne d'être montré, ils devront le faire réparer.

Ils m'ont pris en photo sous tous les angles. (Ils me fixent trop et ils ont de grands yeux ronds qui ressortent. C'est comme ça qu'ils voient beaucoup mieux que nous, devant et derrière en même temps.) Après, j'ai eu droit à des tapes et à de la glace à la fraise.

Ils ont envoyé mes photos et mes empreintes digitales pour approbation et enregistrement. Ils ne sont pas venus me chercher avant de savoir que j'étais garanti !

————— *** —————

Je suis un Seattle. Nous sommes les meilleurs en termes de taille et de force, même si nous ne sommes pas aussi rapides que les Tennessee. Je veux être un bon Seattle. Je veux être le meilleur de tous.

————— *** —————

Dans mon ancienne écurie, au-dessus de mon étal, il était écrit : « SMILEY », et en dessous, « FILS DE MERRY MARY. Sera bon pour le trait, bon trotteur de longues